

La Nouvelle Revue Française

ALAIN DUAULT : Le Jardin des adieux (Gallimard).

Le fait est assez rare en poésie aujourd'hui pour être souligné : vingt-deux ans séparent le premier recueil de poèmes, *Colorature*, publié en 1977 - et le second que voici (fin 1999). Presque un quart de siècle. Non pas de silence, de retraite, mais de musique. Passion dévorante, s'il en est, qui laisse des marques et finit par creuser un sillon où la langue revient boire et prendre un élan neuf quand le cœur tout à coup blessé fait des nœuds, que l'âme n'en peut plus. Il suffit que la musique s'arrête pour que la vérité se fasse jour : l'amour est friable, le bonheur si vite un tas de cendres. Qu'un autre chant s'élève alors et c'est comme une longue élégie de l'amour qui se délite, s'en va, se perd, une aria d'orage où la plainte se décline sur tous les tons, sentimental, ludique, insolent, pathétique, rageur ; tous les modes, tous les temps, mais confondus, roulés en une seule coulée lyrique ouvrant sur huit jardins successifs (jardins des miroirs ternis, des signes, des morts, des aveux, etc.) qui découpent le livre en organisant sa respiration et ses pauses. Comme une longue promenade en vers libres mais amples, une logorrhee vibrante et symphonique, charriant aussi bien des bribes de chansonnettes que des images éblouissantes, autant de cris que d'aveux assourdis, autant de silence que de musique. Que l'amour enfin soit un opéra infini.

*Car il est temps de ne plus accepter qu'on nous délace qu'on Saccage ta peau ta
chère peau qu'on te pique t'assèche torde. Je veux te serrer contre moi t'emporter
plus loin que dehors Dans le désordre même et tout bas murmurer ce qui te sauvera.*

GUY GOFFETTE

JEAN-NOËL CHRISMENT : Extrémités (Gallimard).

Jean-Noël Chrisment est un poète fort discret et fort patient. À l'exception de poèmes semés en revues, dans la NRF en particulier, Chrisment a laissé mûrir dans ses tiroirs trente années de récolte. Résultat : un cru exceptionnel, dont le lecteur peut en quelque sorte suivre page à page la croissance, puisque l'auteur a réuni ses textes dans l'ordre chronologique. On imagine que le choix fut sévère, sinon drastique, devant cette bonne centaine de poèmes, dont la maîtrise formelle, l'exactitude, la cohérence et la tonicité ont la force du scalpel. Il faut dire que l'auteur est chirurgien de son état. On ne s'étonnera donc pas qu'il introduise dans la poésie française une thématique peu commune : le corps humain, pris dans son rapport organique au monde qui l'entoure, au temps qui le dégrade, à la mort qui le menace à chaque pas - et la nature elle-même y lit ses déchirures, ses retombées après les rares éclaircies

*De front, en direction de nos cheveux,
au milieu des vergers malicieux,
voir venir un pareil assaut
de temps bouffi, c'est un gros
chagrin
pour nous, si maigres.
(Voir venir)*

Pourtant, cette mise à nu n'a rien de morbide ni de désespérant. Au contraire. Travaillés de l'intérieur comme par une lame aiguë et précise, ces poèmes célèbrent en définitive la grandeur d'être vivant. Compté ou libre, le vers finement ponctué acquiert une pugnacité et une allégresse stimulantes, que le ton mordant, ironie et tendresse mêlées, avive « extrêmement ».

G. G.